

Relations industrielles Industrial Relations



Le Capital au XXI^e siècle, Par Thomas Piketty (2013) Paris :
Seuil, 970 pages. ISBN : 978-2-02-108228-9

Marc Lavoie

Volume 71, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036614ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036614ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (print)

1703-8138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, M. (2016). Review of [*Le Capital au XXI^e siècle*, Par Thomas Piketty (2013) Paris : Seuil, 970 pages. ISBN : 978-2-02-108228-9]. *Relations industrielles / Industrial Relations*, 71(2), 373–375. <https://doi.org/10.7202/1036614ar>

Tous droits réservés © Département des relations industrielles de l'Université Laval, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Recensions / Book Reviews

Le Capital au XXI^e siècle

Par Thomas Piketty (2013) Paris: Seuil, 970 pages. ISBN: 978-2-02-108228-9.

Rarement a-t-on vu un livre portant sur l'économie qui a suscité autant d'intérêt. En un an, j'ai collectionné pas moins de 25 recensions du livre de Thomas Piketty, professeur à l'École d'économie de Paris. La chose est d'autant plus remarquable que son livre a, d'abord, été publié en français, et traduit en anglais un an plus tard, propulsant Piketty sur toutes les tribunes médiatiques, d'abord en France, puis aux États-Unis. Même certains de mes partenaires de tennis, pour qui l'économie est du chinois, m'ont parlé de ce livre. Pourtant, ce qui me semble être l'essentiel des résultats de Piketty avait été diffusé, dès 2003, dans un article, qu'il avait rédigé avec son collaborateur Emmanuel Saez, pour la prestigieuse *Quarterly Journal of Economics*.

Alors que de nombreuses études antérieures avaient déjà montré que les inégalités de revenus n'avaient cessé d'augmenter depuis le début des années 1980, donc depuis l'ascendant des Thatcher et Reagan de ce monde, inspirés par des économistes comme Milton Friedman et Friedrich Hayek, l'étude de Piketty et Saez démontrait que la part du centile supérieur des contribuables aux États-Unis, ceux qu'on a appelé le 1%, par opposition au 99% du reste de la population, avait particulièrement gonflé—l'évolution de cette part des revenus depuis les années 1930 jusqu'en 2000, décrivant une sorte de courbe en U, avec un long segment plat entre 1940 et 1980. La part des revenus du centile supérieur était retournée au niveau qu'ils avaient pu observer au début des années 1920. Les auteurs notaient, toutefois, que le phénomène était loin d'être aussi évident en France et au Royaume-Uni. Les données étaient basées sur les rapports d'impôt des contribuables, ce qui permettait d'étu-

dier les inégalités avec bien plus de détails que dans les études antérieures, en allant jusqu'à montrer que le 0,01% des contribuables américains obtenaient 2,5% du revenu total.

Le livre de Piketty reprend ce type de données, tout en les prolongeant dans le temps, et aussi dans l'espace, grâce notamment à l'appui de nombreux collaborateurs internationaux. Comme il est écrit à l'endos du livre, cette ambitieuse étude parcourt «trois siècles et plus de vingt pays». L'auteur se penche aussi sur l'évolution de divers ratios à travers le temps: le rapport capital/revenu, la part des salaires et celle des profits, la part des salaires allant au centile supérieur, la part du capital privé par rapport au capital public, la part du capital étranger dans le capital national, ou encore les parts du capital terrien, immobilier, industriel et financier. Piketty va même jusqu'à calculer le taux de rendement sur le capital, de Jésus-Christ jusqu'à aujourd'hui. Piketty s'attache également à examiner les inégalités de patrimoine (donc les stocks, plutôt que les flux), constatant, là aussi, l'existence d'une courbe en U—tout en notant également, du moins pour la France, que la part des patrimoines hérités par rapport au patrimoine total suit une courbe en U à travers le temps.

Mais Piketty ne fait pas que dérouler une série de données historiques, de ratios, de tableaux ou de graphiques. Ce qui a fait le succès du livre, c'est que Piketty s'emploie à expliquer l'évolution de ces différents ratios, notamment le rapport capital/revenu et aussi la part des revenus obtenue par les plus riches, le décile ou le centile supérieur. La thèse de Piketty, c'est que le capitalisme tel que nous le connaissons mène inexorablement à la hausse des inégalités de revenus et de patrimoine. Marx nous a donné la loi sur la baisse tendancielle du taux de profit; Piketty nous offre la loi sur la hausse tendancielle des inégalités de revenu et de la concentration du patrimoine. Selon Piketty, la partie descendante des diver-

ses courbes en U exprimant l'évolution à travers le temps des diverses mesures des inégalités ne constitue qu'un accident de parcours, attribuable à la Grande Récession des années 1930 et aux destructions massives de capital occasionnées par les deux grandes Guerres mondiales. Piketty propose donc une version de la dynamique du capital qui est tout à fait différente de celle de ses collègues néoclassiques, selon lesquels un système de marché dénué d'entraves ne peut mener qu'au meilleur des mondes possibles. D'ailleurs, Piketty est très critique de ces collègues, affirmant que « la discipline économique n'est toujours pas sortie de sa passion infantile pour les mathématiques et les spéculations purement théoriques, et souvent très idéologiques, au détriment de la recherche historique et du rapprochement avec les autres sciences sociales » (p. 63).

Pourtant son analyse de la dynamique du capitalisme et de l'évolution des inégalités est fondée sur deux équations bien connues des économistes de toute allégeance. La première est une identité, et dit plus simplement : que le taux de profit est égal à la part des profits multipliée par le rapport capital/revenu ; la seconde, nous dit que sur le très long terme, le taux de croissance de l'économie est égal au taux d'épargne de l'économie divisé par ce même rapport capital/revenu. Pour faire simple, au terme d'un raisonnement assez alambiqué, Piketty en conclut que les inégalités vont croître lorsque le taux de profit est supérieur au taux de croissance, ce qui lui semble, à la fois, la situation normale du passé et la situation la plus susceptible de se produire dans le futur, car Piketty, comme de nombreux contemporains, pense que nous entrons dans une période de stagnation prolongée, avec des taux de croissance faibles. Comme l'affirme Piketty, « dans des sociétés stagnantes, les patrimoines issus du passé prennent naturellement une importance considérable ».

Ceci inquiète fortement Piketty, qui craint que ces inégalités conduisent à provoquer le chaos social. Piketty propose donc le renforcement de l'État social et, possiblement, celui de l'impôt sur le revenu, mais, surtout, la création d'un impôt mondial et progressif sur la fortune, qu'il juge être l'outil idéal pour juguler l'expansion du capital financier globalisé. Un des arguments de Piketty, c'est qu'il ne servirait à rien d'augmenter le taux d'imposition sur le revenu des plus riches, puisque seule une petite partie de ce revenu est imposable (le reste s'évadant sous la forme de gains en capital non réalisés), ce qui fait qu'un impôt annuel sur le patrimoine aurait un rendement fiscal autrement plus élevé. Bien des observateurs croient qu'un tel impôt est utopique, mais, il y a quelques années, nombre d'entre eux croyaient aussi que des organisations internationales telle l'OCDE ne s'attaqueraient jamais aux paradis fiscaux, comme quoi tout est possible.

Le livre de Piketty est un impressionnant travail statistique, qui combine l'histoire à l'économie. Sa partie théorique est, cependant, moins convaincante. Son grand mérite, et celui de ses travaux antérieurs, est d'avoir relancé, partout dans le monde, le débat sur les inégalités sociales et de revenus. Au Canada, les études de Mike Veal (« Top Income Shares in Canada », *Revue canadienne d'économique*, 2012), eux aussi basés sur les déclarations d'impôt, ont montré que le centile supérieur percevait maintenant autour de 14 % des revenus (excluant les gains en capital), et que l'évolution de cette part depuis 1920 suivait aussi une courbe en U, avec la branche ascendante datant du début des années 1980. Au Québec, à partir des données de Statistique Canada, des calculs opérés par Nicolas Zorn pour l'Institut du Nouveau Monde (*Les inégalités : un choix de société*, 2015), montrent que même le Québec, contrairement au mythe médiatique, n'a pas échappé à cette tendance, les revenus (avant et après

impôts, et transferts) du centile supérieur ayant augmenté, entre 1982 et 2012, de 87 et 103 % respectivement tandis que les revenus des 99 % restant n'avaient augmenté que de 5 et 19 %.

Marc Lavoie

Département de science économique
Université d'Ottawa

International and Comparative Employment Relations. National regulation, global changes

By Greg J. Bamber, Russell D. Lansbury, Nick Wailes and Chris F. Wright (2015)
6th edition, London and Thousand Oaks: Sage,
418 pages. ISBN: 978-1-4739-1155-0.

The sixth edition of *International and Comparative Employment Relations* edited by Bamber, Lansbury, Wailes and Wright continues a lineage that has been a mainstay for serious students of comparative employment relations for more than two decades. Over the years I have kept up with these edited volumes. They were always my principal go-to source when it came to getting a sense of a particular country's circumstances and developing a comparative perspective on where that country may be headed and/or how influences like globalization may impact its trajectory. To put this current appraisal in context, I should note that the bar for the 6th edition was always going to be high. As I have said in previous reviews, earlier versions of the book were excellent (see, for example, the review appearing in edition 67-4 of *Relations industrielles*). They were packed with detail and sound interpretations but, at the same time, accessible and even interesting. Hence, in reviewing the latest edition and in light of my background with these books, I saw my task as an exercise in determining how far the various contributors could push the envelope. I am pleased to report that the latest volume is, once again, really very good—and, yes, probably even a little better than its predecessors. It continues to have the edge over rival publications in

the following areas: macro-level analysis of trends and evaluation of theory in light of evidence; detail offered about individual countries; accessibility and writing style; and focus. For analytic purposes I deal with these things separately although they are inevitably somewhat intertwined considerations.

Insofar as the book's big-picture analysis of trends is concerned, the work is clear-headed and replete with informed and well defended interpretations. Its first and last chapters cut to the heart of some challenging issues about convergence in particular. The authors stay on message about relevant theory whilst simultaneously making sense of data from disparate sources and countries. The reader gets a strong sense of, for example, how Hall and Soskice's (2001) view of *Varieties of Capitalism* is looking tired and how somewhat naïve late 20th century notions about emerging similarity emanating from Clark Kerr's industrialization thesis falls short in reconciling phenomena. Indeed, the emphasis on Varieties of Capitalism theory has been beefed-up in the 6th edition; but not as might be expected. Rather, in their latest work, the authors competently explain the original framework, put it in a historical context and critique it in light of subsequent incoming evidence. I found this kind of willingness to examine the shortcomings of theory to be refreshing. The writers implicitly invite readers to think deeply about their subject matter. They reveal their deft touch as educators by placing us in the position of being theory creators. This aspect of the book (as well as some others which I will get to) makes the work especially suited to teaching. On a related note, throughout the discussion, the authors reveal landmark works like Katz and Darbishire *Converging Divergences* as having explanatory value for interpreting unfolding phenomena. However, much of such explanation offered in this revised volume—particularly